

Ma grand-mère

alesproductions

Maman lui tenait la main. On était tous réunis autour de son lit, la tête vers les souliers et les mains derrière le dos, lorsque ses doigts ont délicatement glissé de ceux de maman, et plongé vers le parquet, en emportant tout son bras dans le mouvement, et en s'arrêtant seulement quelques centimètres au-dessus du sol. Maman a doucement refermé son poing, comme si cela lui faisait mal, et est partie. Papa nous a empêchés de la suivre. Les prunelles de la vieille se perdaient dans leur blanc comme un chiffon bleu se noierait dans du lait, et le bras pendouillait là, à la manière d'un vieux bout d'andouillette dans la vitrine du boucher. Elle était morte.

Pour nous changer les idées, papa nous a emmenés au cinéma, ma sœur et moi. Pendant le trajet, de fines gouttelettes de pluie chaude tapotaient sur le parebrise, tandis que les essuie-glaces s'efforçaient de les envoyer sur le côté, comme des marins désespérés jetant des seaux remplis d'eau hors du bateau, et que le brouillard épais se mélangeait à la fumée qui s'échappait de l'engin. Le silence était fort. Je regardais droit devant moi, les mains entre les jambes et les pieds placés tout droits, alors que Pauline sanglotait silencieusement à l'arrière.

Nous n'avons jamais vraiment connu notre Grand-mère. Née en Pologne, c'est après avoir quitté ce pays qu'elle a rencontré un homme, et eu ma mère. Puis, l'homme est parti. Ma mère a grandi et s'est ensuite installée à Bordeaux, pour ses études. Lorsque ma grand-mère est devenue trop âgée pour se rappeler qu'il y avait trois repas dans une journée,

Ma grand-mère

nous l'avons fait venir ici. C'était il y a trois mois. Entre temps, elle n'a jamais appris le français, et nous, nous n'y connaissions rien, au polonais.

Pour moi, c'était simplement une vieille femme qui s'asseyait en bout de table au diner, et qui n'ouvrait sa bouche que pour y insérer une cuillère de soupe dangereusement remplie, en rapprochant aussi sa tête de sa main tremblotante. Sa peau était blanche comme de la nacre, ce qui faisait ressortir ses yeux bleus, pleins de mystère. Et puis ses sourcils - ou plutôt son sourcil, vu qu'il n'y en avait qu'un - étaient aussi foncés que du charbon de bois. Ses lèvres étaient pales, et entourées de rides. Elles cachaient des perles d'ivoire jaunâtre, que je n'avais vu qu'une seule fois : c'était son premier jour en France, et aussi la première fois que je faisais sa rencontre. Elle s'était approchée de moi, les bras grands ouverts, comme un papillon qui écarquille ses ailes, et s'était arrêtée net, en comprenant que j'avais déjà treize ans, et qu'elle ne m'avait jamais vu avant. Ses ailes sont retombées. Alors, elle a souri, gênée, dévoilant ses dents qui ressemblaient à des pépins blancs dans un fruit écarlate. Depuis, je ne les ai jamais revus ces pépins, car la vieille n'a plus jamais tenté de me parler.

C'est donc en pensant à cela que j'ai entendu un son strident de trompette mal accordée. C'était Pauline, a qui mon père avait tendu un mouchoir, et qui vidait son triste nez, avant d'entrer au cinéma.

Le bâtiment était en briques beiges, et se tenait debout au milieu de la ville ; des affiches de films tapissaient la longueur de ses murs. Sur l'une, un sombre vampire avec un sourire fabuleux, duquel tombaient des petites gouttes rouges, et sur l'autre, un énorme requin avec des canines aussi pointues que des couteaux bien aiguisés. Bref, un simple clin d'œil suffisait pour que les poils à l'arrière de mon cou se redressent, comme des soldats dans une armée. Et puis, papa a placé sa paume sur mon épaule gauche, a posé un genou à terre (l'autre formait un angle droit), et a pointé son doigt droit devant nous. J'ai décollé mon regard de l'affreuse bête maritime, et ai suivi la direction indiquée par le bras. Là, mes poils de cou se sont vite recourbés, comme la tige d'une fleur sous une pluie épaisse, tellement l'affiche que l'on me montrait me semblait monotone.

De longues lettres fatiguées formaient le titre du film. L'arrière-plan était bleu. Une fillette s'y tenait.

Les trois affiches étaient attribuées à trois employés différents, devant qui trois lignes de clients se dessinaient. L'une d'elles ressemblait à une rivière débordant de son lit : des bras excités gesticulaient en l'air, d'autres bras perçaient les côtés pour tenter de

respirer, et d'autres encore fouillaient dans leurs sacs à main, afin de préparer leur argent à l'avance, pour ne pas perdre de temps lors de l'achat du ticket. Ces gens s'apprêtaient à visionner le film de requin. La queue d'à côté était certes plus calme, mais pas pour autant moins remplie. Les visages étaient tirés vers le bas – comme si une force quelconque attirait leurs mentons au sol – probablement pour cacher la peur qui enflammait leurs joues. Eux, ils étaient là pour le vampire. Alors, papa s'est placé à l'arrière de la dernière queue : une courte queue. Tout devant, il y avait un couple de personnes âgées, à qui la caissière tentait désespérément d'expliquer le fonctionnement du paiement sans contact – en vain. Ensuite, une femme aux cheveux blancs, et bossue comme une gargouille de cathédrale, attendait. Après, c'était nous.

Quand le couple eut enfin compris, et quand la gargouille eut effectué son paiement, Papa s'est avancé, tandis que Pauline et moi le suivions à pas timides. Une vitre séparait ma famille de la caissière. C'était une femme qui s'était visiblement enrobée d'eau de toilette, si bien qu'on aurait pu se demander si ce n'était pas plutôt sa peau qui parfumait son chemisier. La main poilue de mon père tendait un billet bleu à la dame qui, à l'aide de ses doigts délicats, l'a aisément escamoté et a fait apparaître trois tickets à sa place. Elle a ensuite gracieusement étendu son bras, libéré son index du reste de sa main, indiqué une salle, en direction de laquelle mon père s'est vite orienté après un bref « merci ». Mon estomac s'est retourné à l'écoute d'une telle sécheresse. Comment pouvait-on se comporter ainsi devant une si jolie dame !

C'était une énorme salle. Elle était parfaitement carrée, et parfaitement symétrique, comme si on l'avait construite en sectionnant le bâtiment avec un emporte-pièce. Il y avait sur les côtés des lampes blanches, mais elles ne fonctionnaient pas. Ou alors, elles n'étaient simplement pas allumées, car on aurait dit qu'on se trouvait sous un ciel, dans la nuit en plein été, accompagnés d'un air chaud qui enlaçait nos corps.

Le sol était noir, et les murs également. Au fond de la pièce, il y avait un grand carré blanc, comme un drap étiré par chacun de ses coins, comme un rideau essayant de cacher cette honteuse noirceur. L'espace était rayé par des colonnes de fauteuil bordeaux, qui commençaient à gauche et qui finissaient à droite, en ne s'interrompant qu'une seule fois pour laisser passer un escalier. Celui-ci était recouvert d'une moquette gris foncé, et coupait la salle en son plein milieu. Sans gêne !

La vieille et le vieux n'ont même pas pris la peine de l'escalader ; ils n'en avaient sans doute pas la capacité. Ils se sont installés tout devant. La gargouille, elle, a lentement trainé ses pieds en haut de la salle, puis a longé une longue ligne de fauteuils. Les premiers qu'elle voyait n'étaient probablement pas assez satisfaisants pour elle et sa bosse, puisqu'elle s'est seulement avachie tout au bout de la colonne, contre le mur. Elle

a ensuite déposé son sac noir sur la place d'à côté, en le positionnant bien correctement, comme si lui aussi, allait profiter du film. Papa nous a conseillé de s'asseoir ni trop haut ni trop bas, ni trop à gauche ni trop à droite : on s'est donc mis au milieu.

D'un coup, la salle est devenue plus sombre qu'elle ne l'était déjà, si une telle chose est possible. En fait, les lumières sur le bord de chaque mur devaient bel et bien être allumées, seulement, je ne l'avais pas remarqué. Il y eut quelques secondes de silence léger, au cours desquelles le seul bruit que l'on pouvait distinguer était le craquement des popcorn sous la dent de Pauline. Et puis, le rideau que l'on fixait s'est illuminé d'un bleu monotone similaire à celui sur l'affiche de la petite fille. Une faible musique a alors débuté, et le film a commencé.

La première scène se déroulait dans une sombre cuisine, dans laquelle la table était du même bois que le sol, et le sol du même bois que le plafond. Autour, une famille mangeait. Les cheveux dorés de la mère encerclaient son visage, à la manière d'un ruban en or autour d'un paquet. Elle avait un sourire fantastique, qui dévoilait de grosses dents nacrées. Le père, lui, avait un anneau de poils gris autour du crâne, et des lobes d'oreilles pendants. Entre eux, il y avait leur fille, une adolescente. Elle se tenait courbée au-dessus de son assiette, et montait une cuillère de soupe dangereusement débordante vers ses lèvres.

Elle avait un regard glaçant. Ses yeux transperçaient votre corps comme la lance d'un chevalier le ferait, et ses sourcils étaient bien garnis – trop garnis, même : il n'y en avait qu'un. De longs bras suivaient sa courte taille, et s'arrêtaient au niveau de ses hanches, d'où partaient une paire de jambes, l'une d'entre elle étant d'ailleurs plus petite que l'autre. L'adolescente se déplaçait péniblement, à l'aide d'une canne en bois qui lui arrivait au bas des côtes, et qui lui servait de béquille lorsqu'elle souhaitait marcher : on aurait vraiment pu la confondre avec une vieille dame. Et puis, ses deux pupilles bleues ont glissé dans leur blanc, sans que la tête ne fasse un seul mouvement, et se sont arrêtées au coin de son œil, de manière à ce que leur couleur poignante soit orientée directement vers nous.

Là, la position légèrement inclinée que j'avais adoptée pendant le visionnage – avec le menton dans les mains, et les coudes sur les genoux – fut bouleversée. Je me suis enfoncé, d'un coup, dans le dossier de mon fauteuil, avec une telle force, et une telle rapidité, que ce dernier ma éjecté vers l'avant. Alors, j'ai vite relevé mon visage, et fut effrayé : l'adolescente me fixait encore. J'ai donc immédiatement rebaissé mon visage. Bien qu'elle ne soit plus devant moi, je la voyais parfaitement, avec l'unique sourcil qui barrait son front. Elle m'avait regardé, tout droit dans les yeux, sans cligner les siens, sans voir les autres.

Moi, je les ai regardés, les autres. Assis comme je l'étais, avec les reins pliés en deux, j'ai timidement pivoté ma tête vers la droite, pour voir si mon père aussi, avait remarqué quelque chose. Comme moi, il avait la tête baissée, mais le regard de la fille n'en était sûrement pas la raison : baissées, ses paupières l'étaient aussi. Il dormait. Alors j'ai regardé Pauline. Elle, elle était complètement engloutie par son paquet de popcorns, et visiblement plus attirée par cette boîte vide que par le film. Donc, courageusement, j'ai relevé les yeux vers l'écran. Elle ne me regardait plus.

Le film était sous-titré mais il était diffusé dans une langue étrangère. Celle-ci était très accentuée : les consonnes étaient des lames qui coupaient l'air, sèchement. Cependant, on y faisait longuement vibrer les langues sur les palais pour que les « r » semblent plus doux. De plus, les syllabes prononcées étaient souvent accompagnées de gestes de moulinets d'une main. C'était donc une langue assez gracieuse, pleine de douceur, mais parfois interrompue par de fortes consonnes, de manière, sans doute, à ce qu'elle ne soit pas trop plate.

A l'écran, l'adolescente maîtrisait bien ce langage – mais on ne l'entendait plus. En effet, elle était devenue femme, et en parallèle, avait quitté son pays pour un autre...un peu comme elle a quitté sa famille pour fonder la sienne. La petite fille s'était métamorphosée, à la manière d'une chenille qui devient papillon, et, comme un papillon, avait rencontré son partenaire et conçu sa descendance en un jour unique. Puis, le partenaire est parti.

Quand une vulgaire bosse est apparue au niveau de son estomac, les traits de la femme se sont aussi accentués. Des lignes ont rayé son front, et sa peau est devenue très pâle, faisant ressortir ses yeux turquoise. Le gros sourcil noir, lui, était toujours là.

Du jour au lendemain, la bosse a disparu, et la petite chenille qui nageait dedans en est finalement sortie. Ses doigts maladroits gesticulaient au bout de ses mains rondes, ses cheveux dorés couronnaient son visage, et une peau délicate enveloppait son corps. Stupéfait, j'ai encore une fois pivoté ma tête. Ma sœur s'était finalement décollée du paquet de sucreries, et était passée au salé, en léchant langoureusement son pouce. J'ai vite retourné ma tête, et devinez quoi ?! la petite fille que l'on voyait sur le drap, au fond de la salle, bavait également sur son pouce !

Ma grand-mère

Plus étrange encore, la femme, ayant perdu sa bosse, la retrouva sur son dos. Et elle n'avait toujours pas retrouvé sa couleur de jeunesse, mais devenait au contraire de plus en plus pâle, tandis que ses dents l'étaient de moins en moins. Lorsqu'elle séparait les fines limaces qui lui servaient de lèvres, on découvrait trois pauvres pignons, semblable à des grains de blés tout mous.

Plus tard, ce fut au tour de sa propre fille de passer de chenille à papillon, et de quitter le cocon pour s'installer autre part. C'est en France qu'elle est allée. En plus de cela, c'était chez nous, à Bordeaux ! Je n'y croyais pas ! J'ai dû cligner plusieurs fois des yeux, comme pour les nettoyer, afin de me rendre compte que cette femme était non seulement le sosie de ma mère, mais qu'elle avait rencontré le sosie de mon père ! Les gens que je voyais, sur le grand drap blanc au fond de la salle, n'étaient personne d'autre que mon père et ma mère !

J'étais complètement époustoufflé. Sans parler du fait qu'à côté de moi, ni papa, ni Pauline, ne semblaient avoir remarqué quoi que ce soit. L'un somnolait encore, l'autre léchait toujours. Par conséquent, lorsque la séance fut finie, et que nous fûmes rassis dans la voiture, j'ai dû leur réexpliquer le film qu'ils avaient raté. Toutefois, cela ne m'a absolument pas dérangé, car cette mise au point nous a permis de découvrir quelque chose.

Je leur ai donc raconté l'histoire de la fillette née dans un pays étranger, avec un langage dont j'ai rapporté les particularités. Papa s'est exclamé : « Ça, c'est du Polonais ! ». Puis, je leur ai dit qu'elle dû quitter son pays pour une raison inconnue. Papa a alors répliqué, un peu plus étonné, que c'était sûrement à cause « du régime politique ». C'était bizarrement précis, comme hypothèse. Ensuite, j'ai expliqué l'histoire de l'homme et de la bosse. Quand j'eus fini de raconter le film, un lourd silence s'était invité dans la voiture.

Nous avons tous compris. Les veines fluorescentes de papa pulsaient, comme si elles voulaient dépasser la barrière que formait sa peau. Pauline, elle, avait les dents vissées dans ses lèvres, si bien qu'une couleur écarlate envahissait ses joues, l'air n'accédant sans doute plus à sa bouche. Moi, le bruit de mon cœur était celui d'un violent marteau étouffé dans du tissu. Chaque paire d'yeux était aveuglément fixée vers l'avant, et après une profonde respiration, mon père a murmuré : « n'en parlez pas à maman. »

Depuis, je connais ma grand-mère.